



ROMAN

Surtout à cause du parler «cadjin»

Gérald LeBlanc

La Presse

Au tournant des années 80, on a assisté à un réveil du fait français en Louisiane, tant chez les Cadiens du Sud eux-mêmes que chez leurs cousins du Nord, venus les aider.

Lili Maxime, nom de scène et de plume de Lili Vaillancourt, en a profité pour poursuivre des études en sociologie avec une équipe d'universitaires patronnée par la fondation Ford.

Il a fallu près de 30 ans pour que la fille de Péribonka, au Lac-Saint-Jean, raconte son aventure au bayou Lafourche en Louisiane. Un récit chaleureux, qui fait revivre ce mystérieux pays de marécages, d'estuaire du Mississippi et de golfe du Mexique.

Un récit chaleureux, qui fait revivre ce mystérieux pays de marécage.

Le tout enrobé dans une histoire d'amour entre la fille du Nord et les cousins du Sud, surtout l'un d'entre eux, David LeBlanc, costaud descendant des Acadiens du Nord transplantés au fond de l'ancienne terre française nommée Louisiane.

Un des côtés particulièrement intéressants du roman, agréable à lire même si l'on s'y croit parfois au royaume d'Arlequin, se trouve dans son double langage, le cadjin (l'auteur préfère cette forme à cadien ou cajun) pour les gens du pays et le français standard pour le narrateur, à la manière de Michel Tremblay.

Le parler cadjin, conservé pendant 250 ans par tradition orale, celui de la grand-mère de Zachary Richard, est une sorte de créole, un *gombo* de vieux français, d'espagnol, d'américain et même de la langue des Amérindiens Houmas. Un parler disparu avec l'arrivée de l'école, où le français était interdit, sous peine de châtement corporel. Pas de demi-mesure comme la loi 101 au royaume de la liberté anglo-saxonne.

Ce qui donne parfois du franglais digne du plus pur shiaque: «Back up le pickup su la highway.» Mais aussi de savoureuses naïvetés: «haï-haï-haï, mon coeur fait mal», «les matins à la fraîche», «quelque chose de beaucoup bon», «cuire le manger».

Le cadjin LeBlanc explique qu'il ne faut pas fréquenter les hôtels du bayou, pleins de rats verts et de crabes de monde. «Les rats verts, c'est la manière qu'on use pour nommer les coquerelles, grosses comme des rats, ça que les Américains appellent des cockroachs. Et on dit «vert» parce que la carapace est assez noire qu'a luit à la lumière. Les crabes de monde, ça se tient dans le poil et ça pique.

C'est ça que les hommes ramènent d'ailleurs, cofaire ça couraillé après d'autres femmes. C'est pour punition du bon Dieu. So, y vaut mieux pas aller dans les chambres d'hôtel du bayou.»

***1/2

MA CHÈRE LOUISIANE, OURAGAN SUR LE BAYOU Lili Maxime

Éditions La Grande Marée, Tracadie-Sheila, Nouveau-Brunswick, 2004, 353 pages